

24 images

24 iMAGES

Vent d'est

Gilles Marsolais

Number 72, 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23117ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Marsolais, G. (1994). Vent d'est. *24 images*, (72), 40–41.

LES FILMS sur l'art

VENT D'EST

par Gilles Marsolais

Le 12^e Festival international du film sur l'art a permis de vérifier à nouveau l'état de santé de cette production particulière et il a offert un choix de films suffisamment intéressant pour mériter le détour. Mais, au passage, on ne peut s'empêcher de sourire devant l'avalanche de prix attribués en fin de parcours: pour la seule section «Carrefour de la création», le FIFA a primé pas moins de 14 des 38 films qui la composaient! Cette inflation ne peut mener qu'à la dévaluation de ces prix, déjà symboliques.

Ce que l'on attend d'un film sur l'art, c'est d'abord qu'il soit un film, c'est-à-dire du cinéma, et qu'il épouse le rythme de l'univers qu'il cerne, que ce soit par exemple celui de l'artiste et de son œuvre ou celui d'un lieu artistique. *And Something Else* de Helena Wlodarczyk est remarquable à cet égard. Ce film s'impose par la qualité de son silence qui devient musique, en parfait accord avec l'univers et le tempérament solitaire de Leon Tarasewic, un peintre polonais d'ascendance biélorusse montré à l'œuvre dans son milieu naturel, dans son village natal. La rythmique de sa gestuelle rejoint d'une façon hallucinante celle du bruissement des volatiles en tous genres qu'il affectionne, et la visite à sa mère veuve, accompagnée d'un repas frugal et ponctuée d'échanges syncopés sur l'essentiel, approfondit le vertige de cette solitude. Cette cinéaste sait écouter.

De la musique avant toute chose

Parmi les films consacrés à la musique, on peut établir des rapprochements avec au moins trois d'entre eux. Consacré au quatuor «Fragmente-Stille, an Diotima» de Luigi Nono, décrypté et interprété par le Quatuor Arditti qui se consacre au répertoire contemporain, *Le quatuor des possibles* d'Edna Politi cerne de près le processus de l'élaboration de l'œuvre et, par la multiplicité de ses points de vue, à l'Abbaye de Royaumont ou à Venise, et de ses sources, il en restitue en quelque sorte l'équivalent rythmique au plan cinématographique. Superbe visuellement, le résultat est

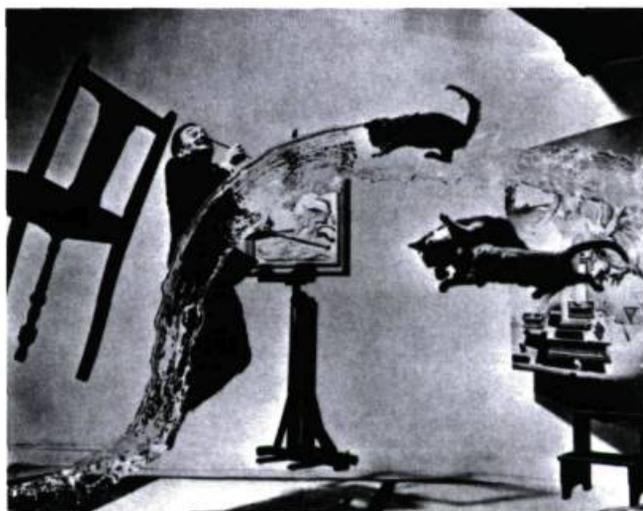
proche parent du poème, malgré un commentaire un peu précieux. Pour sa part, dans *Essyad musicien*, Mustapha Hasnaoui cherche davantage à rassurer le spectateur en le mettant en contact avec l'œuvre du compositeur marocain Ahmed Essyad, qui se situe dans la lignée spirituelle de Schoenberg. Focalisant sur la personne et la démarche du musicien, il vise surtout à illustrer son désir de faire la synthèse de diverses traditions, dont celle de la musique arabo-berbère. Michel Follin procède sensiblement de la même façon dans *György Ligati*, consacré au compositeur hongrois dont l'approche éclectique intègre aussi bien l'héritage de Bartók, l'avant-garde radicale (référence à son «Poème

symphonique pour cent métronomes») et le folklore hongrois que les rythmes africains ou sud-américains. Dans une autre veine, *Les enfants illégitimes d'Anton Webern* de Lilia Ollivier offre une facture et un contenu différents, en reconstituant l'itinéraire de deux compositeurs de musique contemporaine nés en Union soviétique dans les années trente: Sofia Goubaïdoulina et Valentin Silvestrov. Si l'on voit un peu trop souvent ce dernier en train de surveiller de près, maladivement, les répétitions de ses œuvres, ce film, en plus de nous faire écouter leur musique, offre l'avantage de nous présenter d'une façon dynamique,

en misant notamment sur la notion de «traces», de nombreux extraits de films d'archives rares concernant cette époque où les politiciens, de gauche comme de droite, se voyaient promus spécialistes des arts, entre deux purges.

Des images en mouvement

Plusieurs films consacrés au cinéma étaient passionnants, comme le *Ken Loach* de David Thomas ou le *Zhang Yimou* de Christopher Bruce qui retracent l'itinéraire et le profil de ces cinéastes intègres qui sont de vrais auteurs et des phares pour toute une génération. Le second film met en relief la lutte du cinéaste contre le poids de la tradition et de la doctrine du confucianisme (au point d'entraîner l'interdiction de ses films en

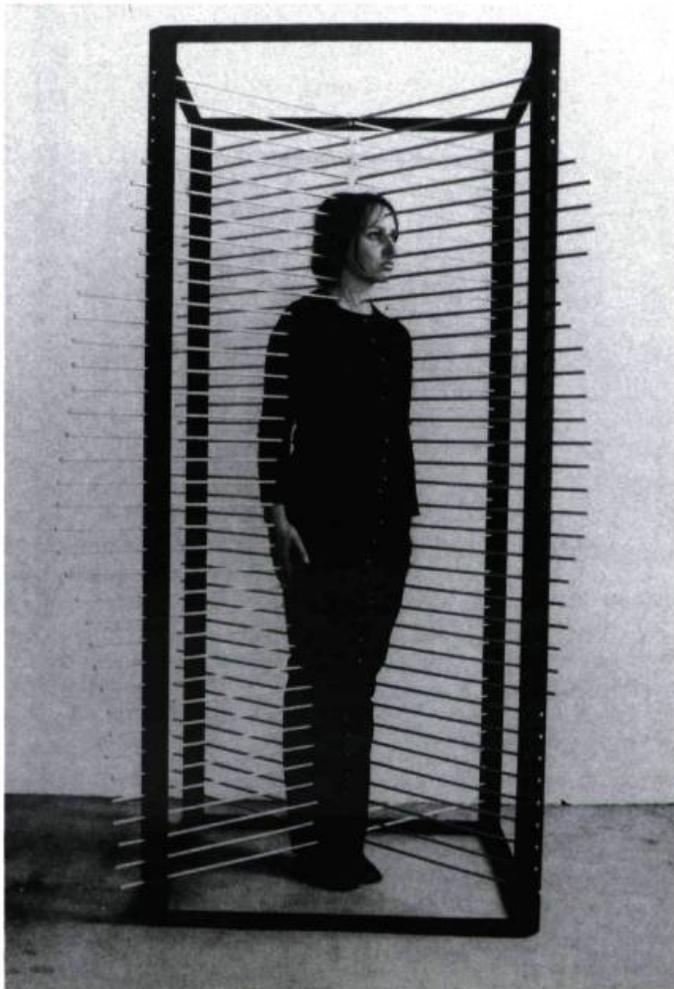


La collection secrète de Salvador Dali d'Otto Kelmer.

Chine) et sa volonté clairement affichée de privilégier les initiatives individuelles chez ses personnages.

Pour sa part, *Cinéma turc: anatomie d'une mort annoncée* de Keriman Ulu-soy va à l'essentiel en mettant en relief les points forts de ce cinéma national et en identifiant clairement les sources de la situation désastreuse qu'il connaît actuellement. La réalisatrice a réussi à mettre la main sur un texte que personne n'avait jamais pu produire à ce jour, ce texte officiel du gouvernement américain menaçant explicitement de représailles la Turquie, notamment au niveau de son industrie du textile, si elle n'accorde pas les coudées franches à l'Oncle Sam dans le secteur du cinéma... Ce chantage économique à l'heure du soi-disant «libre-échange» est bien connu au Canada et au Québec, comme partout ailleurs dans le monde.

Au tour de la Turquie, maintenant, de passer sous le rouleau compresseur. Le résultat est catastrophique: en quelques années, le parc des salles est passé de 2 300 à environ 200, et le nombre de films turcs produits annuellement a chuté de plus de 300 à seulement 10, le tout s'accompagnant d'une chute tout aussi vertigineuse au plan qualitatif. Les films de divertissement ont totalement disparu au profit, entre autres, de la consommation vidéo dans les cafés, et ceux qui se veulent plus «intellectuels» en sont réduits à cultiver la préciosité esthétique et à défendre le retour aux valeurs conservatrices (dans la foulée de la résurgence inquiétante du fondamentalisme dans un pays officiellement laïque). Deux films de ce type ont été présentés dans le cadre du dernier Festival des films du monde (voir *24 images*, n°70). La réalisatrice, présente à Montréal, précise: «À la marquise des salles, on n'affiche plus pratiquement que des films américains, parmi les plus pudibonds dans tous les sens du terme: c'est la «politically correctness», version turque. En réduisant ainsi la liberté d'expression, les USA jouent avec de la dynamite...» Comme pour faire contrepoids, elle termine son film, nourri de témoignages et d'extraits de films des meilleurs scénaristes et réalisateurs turcs, par une magnifique ouverture vers les régions turcophones du Caucase et de l'Asie centrale (Ouzbékistan, Turkménistan, etc.) qui pourraient constituer un marché naturel et qui représentent l'espoir (utopique) de la dernière chance pour ce cinéma national.



Rebecca Horn de Heinz Peter Schwerfel.

L'art en question

Le monde de l'art cultive ses propres contradictions, c'est bien connu. *Money Man* de Philip Haas enfonce le clou en abordant d'une façon frontale et brutale le problème du statut de l'œuvre d'art et de l'artiste comme valeur d'échange: il pose crûment le problème de la circulation de l'argent autour de l'art, à travers la pratique artistique de J. S. G. Boggs qui peint rien de moins que des billets de banque qu'il signe et qu'il met en circulation, en tant que monnaie d'échange et œuvres d'art, selon un processus astucieux. Le FBI ne peut établir qu'il s'agit de faux billets de banque, tandis que dans le milieu de l'art, elles acquièrent le statut d'œuvres d'art en fonction de leur cotation! Indigné, le jury n'a pas cru bon de retenir dans son volumineux palmarès ce reportage qui jette un regard

cinglant sur une dimension incontournable de l'art. Pour sa part, *La collection secrète de Salvador Dali* d'Otto Kelmer prolonge d'une façon tout aussi jouissive cette réflexion sur le vrai et le faux en art, dans la lignée du magistral *F For Fake/Vérités et mensonges* d'Orson Welles. À travers ses maladresses apparentes qui ont pour effet de cultiver la mise en abîme de ces notions, ce canular est en parfait accord avec l'œuvre entier de Salvador Dali. À voir sans faute.

Certes, le FIFA a présenté beaucoup d'autres films intéressants, primés ou non, comme: *Rebecca Horn* de Heinz Peter Schwerfel, superbe visuellement malgré un commentaire un peu bancal qui sert de liant, de filon directeur; *Louise Bourgeois* de Nigel Finch qui a réussi le tour de force d'amadouer cette artiste au tempérament destructeur, ignorée du monde de l'art; *Louvre, le temps d'un musée* de Stan Neumann, le plus maîtrisé de tous les films produits à l'occasion du bicentenaire du Louvre, en novembre 1993, et passionnant dans son désir de nous révéler l'envers du décor, notamment le monde insoupçonné de sa coupole, et dans sa façon de cerner son évolution; ou *The Nicholas Brothers* de Chris Bould, un film traversé par des trouvailles lumineuses au plan du dispositif scénique, comme dans cette séquence où les deux danseurs exécutent un numéro à soixante-dix ans passés, alors que défile en rétroprojection le même numéro qu'ils interprétaient au sortir de l'enfance... ■